

Le Testament

I

« Ainsi donc, je suis mort.

Je ne sais trop dans quelles circonstances cela s'est produit - ces derniers temps ma mémoire se perdait déjà -, mais cela est, puisque vous voilà réunis devant mon cercueil, la larme à l'œil, tandis qu'on vous lit cette lettre déposée à votre intention chez mon notaire, il ya quelque temps déjà.

Je vous imagine, je vous vois, proches aux yeux rougis aux premiers rangs et, derrière vous, une foule sombre où se mêlent collègues de travail, conseillers municipaux, membres d'associations, voisins du quartier, amis et connaissances diverses. Je crois même reconnaître plusieurs maires, un conseiller général, une députée et un sénateur.

On n'est jamais aussi bon que lorsqu'on s'en va. C'est la loi du genre. Comme s'il suffisait que vous passiez l'arme à gauche pour que vos détracteurs soient pris de honte et amenés à résipiscence. Et que vos vertus en soient rehaussées d'autant. Merci à tous d'être là.

J'aurais voulu avoir un mot pour chacun d'entre vous, un mot d'amour, d'amitié, de reconnaissance, d'adieu ou de simple salut, c'est selon, mais si j'ai à présent tout mon temps, le vôtre est encore compté et je m'en voudrais de gâcher un bien si précieux.

Ce sont donc des adieux groupés que je vais vous adresser, avant de laisser la parole à ceux d'entre vous qui auront souhaité la prendre.

Je commence par vous, mes enfants.

J'ai commencé à vieillir le jour où votre grand-mère est morte.

Les cinquante-neuf années vécues auparavant avaient glissé sur moi sans m'atteindre vraiment.

Oh, certes, les signes extérieurs du vieillissement étaient déjà visibles : le cheveu et la barbe plus chenus, la silhouette épaissie, la démarche moins alerte - on ne vit pas son demi-siècle en toute impunité.

Cependant, en mon for intérieur, je me sentais toujours jeune. J'avais deux ans de moins que votre mère et vous n'aviez pas encore d'enfants.

J'aurais pu continuer dix ans de plus ainsi, peut-être davantage, qui sait ?

Et patatras ! Un cancer généralisé, en trois semaines, m'a ôté mes illusions.

Après le décès de mon père, emporté l'année de mes dix-huit ans, et une fois achevé le deuil d'une mère auprès de qui je l'avais suppléé de mon mieux, je me retrouvais en première ligne.

Le plus âgé de ma génération.

Sans plus personne devant pour me protéger des coups de boutoir de la vie, des coups de mou de l'esprit, des coups de dés de la camarade.

À d'imperceptibles signes je sentais que mon statut avait changé : mes frères étaient plus affectueux, mes neveux plus attentionnés, mes cousins plus heureux de me revoir. Et vous, déjà inquiets à la moindre alerte, au plus petit malaise.

La première place me revenait dans les repas de famille, au centre ou en bout de table. On s'effaçait pour me laisser passer, on me céda sa chaise, on me servait en premier.

Je me suis senti vieux, soudain. Ou, pour être plus précis, pour la première fois de ma vie, j'ai eu l'âge de mon bulletin de naissance !

Ce n'est pas très agréable.

C'est alors que j'ai songé à rédiger mon testament.

Non pas que mes biens fussent considérables au point de justifier un tel écrit.

Mais, grand taiseux depuis toujours, tout comme votre défunte grand-mère, j'ai songé que ce serait là un moyen de m'assurer que certaines choses seraient dites à qui devait les entendre.

Le seul problème, c'est que j'aurais voulu qu'elles fussent dites à chacun en privé, mais je ne crois pas que cela soit possible sous cette forme et je n'ai pas osé vous parler de cela en face.

Aucun de vous deux n'a voulu poursuivre dans la voie de nos pères. Tel ne voulait pas, tel ne pouvait pas. N'en parlons plus. Vous avez fait votre vie, loin d'ici, dans des pays qui vous ressemblent plus que celui-ci.

Je vous ai toujours encouragés à aller de l'avant. Vous m'avez pris au mot. J'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre.

Notre sang s'est mêlé à d'autres et mes petits-enfants, nés ou à naître, seront enfants du monde plus qu'enfants d'ici. C'est le sens de l'histoire, je crois.

J'aimerais simplement que vous préserviez, comme je l'ai fait moi-même, un témoignage de notre passé, à votre guise, pour que vos enfants et leur descendance, sachent encore qu'ils ont leurs racines dans ce pays, dans cette contrée, qu'il sont fils de cette terre, de cette mer, des ces vents.

Je vous ai sondés pour tenter de savoir ce qui ferait plaisir à chacun. Mais partager, c'est toujours une déchirure, pour qui donne comme pour qui reçoit, j'en ai fait l'expérience avant vous. Le désir et la convoitise ne sont-ils pas souvent fils du partage ?

Votre mère s'en remettait à moi, mais j'hésitais encore à vous attribuer nommément tel ou tel bien, quitte à me rendre coupable et responsable d'un partage inégal ou inapproprié ou à vous laisser la charge de décider de tout, après moi.

La première solution m'apparaissait présomptueuse et la seconde pleine de dangers.

En savais-je assez de vous, pour dire à bon escient : « à toi, Jean-Marc, je lègue notre appartement d'ici ; à toi, Pascale, notre maison de là-bas et à toi Thomas, celle de tes arrière-grands-parents » ?

Vous n'étiez plus seuls, à présent ; des conjoints vous accompagnaient qui vous créaient d'autres obligations, d'autres attirances, vous imposaient renoncements et compromis.

Je ne suis parvenu ni à vous abandonner sans façons le fruit d'une vie - et c'est péché d'orgueil, je le sais - ni à vous imposer des choix qui me pesaient.

Votre mère et moi avons veillé, depuis longtemps déjà, à ce que le survivant ne soit pas dépouillé à votre profit avant l'heure. Trop de drames sont nés de cette imprévoyance.

Hélas, elle a fait mentir les statistiques en partant la première et je ne croyais pas pas être du bois dont on fait les centenaires, mais "bon plaignant, va longtemps" dit le proverbe. Et pourtant, avec vous loin d'ici, votre mère et nombre de mes amis au cimetière et moi dans son antichambre, quel plaisir avais-je à vivre encore, je vous le demande ?

J'ai dû attendre mon heure assez longtemps, et malgré cela, je n'ai rien décidé. Je sais que vous m'en faites à voix basse le grief entre vous. Pardon. Le notaire vous réunira dans les jours prochains et vous aidera à trouver les bons arrangements.

À vous, mes amis, à présent. Vous êtes peu nombreux aujourd'hui, vous l'avez toujours été. Et j'ai perdu plusieurs d'entre vous en route, par ma faute, la vôtre, celle de la vie ou de la mort. Qu'importe. C'est du passé. Nous avons étudié, voyagé, fêté, combattu ensemble pour un monde plus juste et plus solidaire. Vous continuerez sans moi. Je ne vous demande plus qu'une chose : à l'issue de cette cérémonie, réunissez-vous avec mes proches et tous ensemble bannissez les pleurs et les lamentations. Mangez, buvez, chantez, évoquez ma mémoire si vous voulez, car dorénavant il ne restera plus de moi que vos souvenirs, les maisons d'un Cadet Rousselle et quelques papiers.

La clé de ma vie est peut-être là. J'étais un "homo faber" un peu compulsif : j'ai toujours voulu bâtir, aller de l'avant, progresser, changer. Sans cesse sur la brèche, un objectif après l'autre, les yeux fixés sur la prochaine étape, à peine la précédente était-elle franchie. Jusqu'à en oublier de vivre, parfois, ou plutôt incapable de vivre autrement que dans l'inquiétude du lendemain. Vaine entreprise que de vouloir ainsi conjurer le néant, je le craignais, je le sais à présent. Ceci n'est qu'une fiction commode. Déjà, les vers s'approchent de moi. Bientôt mes os blanchiront. Ici, mes amis, point de salut. C'est à l'étage du dessus qu'il faut faire ses preuves.

Les ai-je faites ? C'est à vous de le dire. Je pars avec la conscience du devoir

accompli et cela me suffit. Il n'y aura pas de revoyure entre nous, c'est mon premier regret.

Famille, je vous ai négligée, je le sais. Je n'ai jamais eu le sens tribal développé. Les rassemblements familiaux et autres cousinades n'étaient pas mon fort. Pourtant, je dois beaucoup à ceux d'entre vous qui m'ont précédé là où je suis. Pardon.

Mes chers collègues, je sais que souvent vous m'avez trouvé distant, pour ne pas dire plus ; c'est qu'il m'en a toujours coûté d'aller vers les autres, en raison d'un fond de timidité dont je n'ai jamais vraiment réussi à me départir. Voilà pourquoi je vous ai toujours dit vous, si vous ne m'avez jamais dit "tu" les premiers. Mes maîtres au lycée me promettaient ce métier : ils ne s'étaient pas trompés. Je l'ai exercé avec joie ; il me l'a bien rendu.

Mes enfants, mes amis, famille plus éloignée, chers collègues, j'en ai presque fini. Il me reste à saluer tous ceux d'entre vous, voisins, connaissances, relations diverses qui avez fait le déplacement jusqu'à ce funérarium pour me saluer une dernière fois. Encore merci à tous.

Sachez que de vos voix, vos rires, vos regards, vos mots, j'emporte avec moi le meilleur ; le reste je l'ai oublié. Je vous ai aimés, tous, trop souvent sans vous le dire. C'est mon ultime regret.

À jamais. »

II

Sur mon bureau, à côté du double de cette lettre, un e-mail de la compagnie d'aviation Flash Airlines daté de ce 3 janvier 2004 :

« Monsieur,

Nous sommes au regret de vous confirmer que

- Monsieur Jean-Marc Lafarge
- Madame Noëlle Lafarge
- Monsieur Thomas Lafarge
- Monsieur Pierre Dutilleul
- Madame Pascale Dutilleul

figuraient sur la liste des passagers du vol FSH604 Charm El Cheik-Paris.

À cette heure, aucun de leurs corps n'a pu être identifié...»

Je jette la lettre et le télégramme au feu. Il est gravé au fer rouge en moi.

Et il faut tenter de vivre encore.

©Pierre-Alain GASSE, octobre 2007.